RÉCIT

DE L'AVOCAT-GÉNÉRAL DE***,

AUX CHAMBRES ASSEMBLÉES

DU PUBLIC,

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

On trouve chez le même Libraire, les Brochures suivantes sur la même Matiere.

Mémoire sur la Découverte du Magnétisme Animal, par M. Mesmer, *in*-8°. 1 l. 4 s.

Observations sur le Magnétisme Animal, par M. d'Eslon, *in*-8°. 1 l. 16 s.

Lettre de M. d'Eslon à M. Philip, Doyen de la Faculté de Médecine, *in*-8o. 1 l. 16 s.

Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris, à un Médecin du Collége de Londres, par M. Bergasse, Avocat, *in*-8o. 1 l. 4 s.

Lettre à M. Mesmer, & autres Pièces concernant la Maladie de la Dlle. Berlancourt, *in*-4o. 12 s.

Rapport des Commissaires chargés, par le Roi, de l'Examen du Magnétisme animal, par M. Bailly, *in*-8o. 1 l. 4 s.

Doutes d'un Provincial, proposés à MM. les Médecins-Commissaires chargés, par le Roi, de l'Examen du Magnétisme Animal, par M. S. ***, *in*-8o. 1 l. 16 s.

Observations sur les deux Rapports de MM. les Commissaires nommés, par Sa Majesté, pour l'Examen du Magnétisme Animal, par M. d'Eslon, *in*-4o. 1 l. 4 s.

Lettre sur le Magnétisme Animal, adressée à M. Bailly, par M. Galart de Monjoye, *in*-8o. 1 l 16 s.

Considérations sur le Magnétisme Animal, ou sur la Théorie du Monde, par M. Bergasse, *in*-8o, broché. 1 l. 16 s.

RÉCIT

DE

L'AVOCAT-GÉNÉRAL DE***,

AUX CHAMBRES ASSEMBLÉES

DU PUBLIC,

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

PRIX 24 ſols.



A PHILADELPHIE,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez P. J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie-Françoiſe.

M. DCC. LXXXV.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



RÉCIT
DE L'AVOCAT-GÉNÉRAL DE***,
AUX CHAMBRES ASSEMBLÉES
DU PUBLIC,
SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.



ENFIN le voile eſt levé ; les doutes ſont éclaircis ; le nuage qui enveloppoit la vérité eſt diſſipé ; le Magnétiſme animal foudroyé par un aréopage compoſé de tout ce qui a droit à la confiance publique, eſt déſormais rangé au nombre de ces folies éphé-

mères qui, de siècle en siècle, ont outragé la raison, & trompé un moment la crédulité. Ses auteurs veulent encore vainement se parer du beau nom de bienfaiteurs de l'humanité. Ils sont désormais à leur place, & le charlatanisme, cette hydre à cent têtes, vient de voir abbatre celle qu'il levoit audacieusement. La Faculté de Médecine a montré le courage & acquis la gloire d'Hercule, elle aura de plus que ce héros la dépouille du monstre; mais ce n'est pas-là sans doute ce qui a excité son zèle. On sait depuis long-temps combien il est pur & désintéressé.

Cet hommage qui lui est dû à tant de titres, n'est pourtant pas l'objet de cet écrit, on s'en est proposé un plus imposant; celui de montrer aux hommes de tous les siècles, le chemin de la vérité. Nous allons suivre la marche tracée par de grands hommes. Nous allons voir comment la bonne-foi éclairée échappe aux

pièges de l'erreur. Puiſſe ce grand exemple inſtruire les générations futures ! Puiſſent-elles ſe défier éternellement de ceux qui oſeront leur dire que tout n'eſt pas connu ; qu'il exiſte des vérités nouvelles & des erreurs anciennes ; que quelquefois une grande découverte eſt faite par un homme de génie, à l'inſçu des compagnies ſavantes ! Et ſi quelqu'un oſe leur tenir ce langage, qu'elles apprennent enfin comment la vérité doit être dévoilée.

Nous allons commencer par l'hiſtoire des erreurs. Il faut connoître l'ennemi & ſes forces, pour juger du talent des Généraux, & pour apprécier la victoire.

Il exiſte depuis ſix ans à Paris, un Médecin Allemand, qui s'eſt préſenté comme poſſeſſeur d'un grand ſecret, d'un ſecret connu de lui ſeul & d'une haute importance pour les hommes. Ce Médecin arrivoit de Vienne & avoit été précédé de

deux réputations, ainſi qu'il eſt donné à preſque tous les hommes d'en avoir.

La renommée d'une de ſes trompètes, l'annonçoit comme un faiſeur de miracles. Il rendoit la vue aux aveugles, l'ouïe aux ſourds, le mouvement aux paralytiques; & céla par ſon ſeul attouchement.

L'autre trompète diſoit que c'étoit un charlatan, rebut d'une Faculté célèbre, proſcrit par le fameux Vanſwieten, obligé de quitter ſa patrie par le cri univerſel, & qui après avoir trompé honteuſement ſes concitoyens, après les avoir excroqués, venoit chez un peuple enthouſiaſte avec l'eſpoir d'une récolte abondante, que ſans doute il iroit bientôt continuer dans une autre région.

La crédulité étant la plus univerſelle des épidémies, cet homme devoit être ſans doute l'objet de l'attention générale. Quand on n'en auroit dit que du mal, c'eſt aſſez

pour occuper la Société; mais il eut bientôt des ſectateurs; & le choc des opinions qui à la fin produit la vérité, mais qui eſt deſtiné à l'obſcurcir long-temps, fixa ſur M. Meſmer une attention ſoutenue tous les jours par des obſervatious nouvelles, favorables à lui, ou à ſes détracteurs.

Il faut convenir que dans ce premier moment les apparences ne lui étoient pas favorables. La ſcience répandue & protégée par-tout, a changé en diſſenſions domeſtiques ces mêmes diſputes qui auroient, il y a deux cents ans, allumé de véritables guerres. Galilée aujourd'hui diroit impunément dans toute l'Europe, que le ſoleil eſt immobile au milieu du monde, & que nous avons des antipodes. Ainſi un ſavant qui n'oſe pas dénoncer un ſecret, qui prétend à une découverte & qui la cache, a toutes les formes d'un charlatan; il eſt sûr, en éclairant les hommes, de ſe faire un

grand nom ; & lorſque Prieſtley ayant découvert l'air inflammable, au lieu de chercher à étonner par les miracles qu'il pouvoit faire, en cachant ſon ſecret, a expoſé ſes procédés, il a honoré la ſcience, il s'eſt immortaliſé lui-même.

M. Meſmer, enveloppé d'une doctrine inconnue, n'en publiant que des relations miraculeuſes, ſubſtituant aux pratiques reçues des procédés incompréhenſibles, employant des expreſſions du genre prophétique, ne publiant que des fragmens d'un ſyſtême qui remontoit aux aſtres, tandis qu'il étoit queſtion d'un agent adminiſtré par ſes doigts ; M. Meſmer, entouré de femmes vaporeuſes, adoré de ſes malades, comme le Dieu d'Epidaure, & ſe faiſant payer ſes geſtes, dût paroître aux gens raiſonnables ce que ſes rivaux publioient qu'il étoit.

Un Médecin de la Faculté de Paris fut alors plus frappé de la première réputa-

tion que de la feconde. L'impofteur lui parut un apôtre. Il n'eft pas le premier à qui cela foit arrivé; & il s'attacha à la vérité nouvelle, fans avoir demandé à fes confrères la permiffion d'y croire. Il affura qu'il avoit vu des prodiges; que fon ami étoit un grand homme; qu'il n'y avoit qu'une maladie, qu'une médecine, & que M. Mefmer poffédoit un agent dont la nature lui avoit révelé le fecret; enfin que s'il étoit le premier à lui rendre hommage, il ne faifoit que donner le fignal à fes contemporains & à la poftérité. Ce difciple étoit M. Deflon.

Il ne fe contenta pas de parler; il écrivit du ton d'un enthoufiafte, un livre auffi myftérieux que la doctrine de fon maître; & ce ton d'illuminé qui embranchoit fur le fyftême fi peu connu du monde une vérité pratique, dont il ne révéloit pas le fecret, confirma les incrédules dans leur incrédulité, & enchanta les profélites.

La Faculté de Médecine toujours ſage, toujours impartiale, toujours ennemie du charlataniſme, raya l'éloquent Docteur de ſon catalogue, & donna au moins une bonne leçon de ſubordination à ſon confrère.

Cette diſgrace rendit en général M. Deſlon intéreſſant. La perſécution a toujours fait ce dangereux effet. La liaiſon la plus intime entre M. Meſmer & lui, multiplia les moyens de propagation de la doctrine nouvelle. Les traitemens furent préſidés par eux deux. M. Deſlon avoit l'air de ſavoir ce que ſavoit M. Meſmer, parce que l'impoſition de ſes mains opéroit les mêmes effets que celle du premier inſpiré. Les malades accouroient en foule; uu grand nombre de cures, ou au moins d'effets extraordinaires s'opéroit dans leur laboratoire, & depuis la claſſe du peuple juſqu'à la claſſe la plus diſtinguée de la Société, Paris ſe trouva plein de témoins d'autant d'effets ſalutaires, & de prodiges de toute

eſpèce. Si quelques malheurs, ou au moins des défauts de ſuccès obſcurciſſoient cette gloire, elle recevoit tous les jours auſſi quelque nouvel éclat.

A la vérité, M. Meſmer & même M. Deſlon avoient tergiverſé dans leur conduite vis-à-vis des compagnies ſavantes, aux lumières deſquelles ils avoient paru vouloir ſe ſoumettre. Les compagnies peut-être n'avoient pas été très-franches dans la manière de voir leurs propoſitions; mais il faut convenir à l'avantage de celles-ci, que les propoſitions qu'on leur faiſoit étoient équivoques, & qu'avec des préventions fondées, il étoit difficile qu'elles les acceptaſſent. Il en réſulta que M. Meſmer pût dire qu'il avoit déſiré leur examen, & les autres, qu'ils ne l'avoient pas refuſé. Peut-être ne ſe ſont-ils pas entendus, mais pour s'entendre, il faut parler clairement, & certainement c'eſt ce qui ne fut pas fait alors. Ces propoſitions & ces refus ne pro-

duiſirent donc qu'une accuſation réciproque de mauvaiſe foi, & plus d'aigreur qu'il n'y en avoit auparavant.

M. Meſmer toujours ſe plaignant de tout le monde, & toujours opérant, donnant des convulſions à l'un, la colique aux autres, guériſſant des malades, augmentant le nombre de ſes proſélites, traité de charlatan par une partie conſidérable de la Société, déifié par l'autre, faiſoit offrir ſon ſecret au Gouvernement, non comme des empyriques font des offres ſemblables, mais comme un homme ardent à voir proſpérer une vérité utile, & voulant former des élèves ſous la ſanction de l'autorité royale. Ses offres furent écoutées, accueillies même au point que le Gouvernement lui offrit une penſion de vingt mille livres, pour former un établiſſement, où il travailleroit ſous les yeux des Commiſſaires du Roi. On y joignoit des décorations honorables. Il vouloit une propriété;

il vouloit former à ſon gré ſes élèves, qu'ils ne dépendiſſent que de lui ; que ſa doctrine fut cru bonne ſur ſa parole : enfin cette négociation ne fût pas plus heureuſe que celle avec la Faculté. M. Meſmer refuſa les offres conſidérables de M. de Maurepas. Le Miniſtre ne voulut pas céder aux prétentions exagérées de M. Meſmer. L'un s'en alla mécontent du Gouvernement ; l'autre fut convaincu qu'il n'avoit à ſe reprocher que trop de facilité ; & l'incertitude des opinions reſta la même, parce que chacun adapte toujours à la ſienne toutes les circonſtances d'une affaire.

M. Deſlon avoit mis beaucoup de zèle & d'activité dans cette négociation, il avoit ſervi d'interprète à M. Meſmer, il lui en devint plus cher, & ce dernier étant obligé alors de faire un voyage à Spa, lui confia dans ſon abſence le ſoin de ſon empire.

Dans cette époque fatale, M. Deſlon

lut à la Faculté de Médecine un mémoire dans lequel il annonçoit des connoiſſances acquiſes ſur la doctrine du Magnétiſme, & promettoit d'en rendre compte à la compagnie.

M. Meſmer inſtruit de ce fait, revint à Paris; ſe croyant offenſé, jugeant ſon ami infidèle, il déclama contre lui, aſſura qu'il ne ſavoit rien; que tout au plus il imitoit ſes manipulations, mais que le ſyſtême entier de ſa doctrine lui étoit inconnu. M. Deſlon ſoutint que ſa découverte étoit le fruit de ſes propres recherches; que s'il la devoit à ſon intimité avec M. Meſmer, dont il reconnoiſſoit la ſupériorité, elle ne lui appartenoit pas moins. L'aigreur ne pouvoit que s'accroître par cette diſcuſſion.

Des amis communs s'entremirent, les réconcilièrent, & M. Meſmer conſentit enfin à initier M. Deſlon dans tous ſes ſecrets; mais craignant la fragilité humaine,

& voulant ſur-tout conſerver ſa propriété toute entière, il mit à ſa confiance la condition du ſecret, & celle de ne point établir de traitement public hors de chez lui ſans ſon aveu. Cet engagement fut appuyé d'un dédit de 150,000 livres, & M. Deſlon fut dès ce moment aux yeux des ſpectateurs un autre Meſmer à la ſeule différence du mérite de l'inventeur, à celui d'élève.

Cette paix apparente ne fut pas de longue durée. A peine les articles en étoient ſignés, que des tracaſſeries domeſtiques renverſerent l'ouvrage des négociateurs, & fermerent tout retour à la conciliation. M. Deſlon auſſitôt prit une maiſon & établit un traitement public, ſemblable à celui de ſon maître. Le maître irrité, déclara que ſon diſciple étoit un impoſteur; qu'il ignoroit le ſecret de ſon art, & qu'il abuſoit de la crédulité. Enfin pour démaſquer entiérement ſon rival, il produiſit l'acte de ſon

engagement, & voulût exiger le paiement du dédit de 150,000 liv. Il n'étoit plus temps, il avoit publié que M. Deslon n'étoit pas instruit; il en résultoit que n'ayant pas rempli l'engagement d'instruire, celui qui en dépendoit étoit nul. M. Deslon continua ses traitemens, M. Mesmer ses invectives; & jamais le chisme n'a établi une inimitié plus soutenue.

M. Mesmer toujours inventeur & prophête, M. Deslon toujours adepte, ou imitateur, avoient chacun de leur côté une vogue prodigieuse. Les indifférens pouvoient croire que les mêmes effets avoient produit la même cause. Un baquet pareil établi dans les deux maisons, les mêmes procédés apparens, les mêmes accidens, ou les mêmes prodiges, enfin tout annonçoit des connoissances pareilles, & M. Mesmer persuadé de son côté que l'homme qui trafiquoit de son bien, seroit capable de

pouſſer plus loin ſon infidélité, s'occupa de réaliſer ſes projets, & ſur-tout ſon cher, ſon principal deſſein, celui de répandre ſa doctrine, & d'établir un ſyſtême nouveau ſur les ruines des idées reçues en médecine & en phyſique.

Des amis de M. Meſmer déſirant de le faire arriver à ſon but, lui offrirent d'ouvrir une ſouſcription de cent perſonnes de tout état, qui paieroient chacun cent louis, & qui, ſous le ſceau du ſecret, deviendroient les dépoſitaires de ſon tréſor. Par-là il prévenoit l'abus que ſon concurrent pouvoit faire de ſa confiance, & plus encore le traveſtiſſement de ſa doctrine dont la pureté & l'intégrité ſeroient conſervées par ſes nouveaux diſciples. Sa ſouſcription fut bientôt remplie. Une forme de ſociété lui donna une ſorte de conſiſtence. L'imitation lui amena un plus grand nombre d'élèves. Enfin il recueillit plus du double de

ce qu'il avoit eſpéré, & il eût, après ſon inſtruction, preſque autant de défenſeurs ardens qu'il avoit d'élèves.

M. Deſlon de ſon côté ne négligeoit pas ſes intérêts ; il crut que le moment étoit venu de forcer l'incrédulité dans ſes derniers retranchemens. Il demanda au Gouvernement de nommer des Commiſſaires pour ſuivre ſon traitement, pour examiner ſes expériences, & pour déterminer enfin l'opinion publique. Le Roi en conſéquence a nommé quatre membres de la Faculté de Médecine, cinq de l'Académie des ſciences, & quatre de la Société royale de Médecine. Comme ces derniers ne chaſſent pas avec les premiers, ils ont opéré ſéparément.

M. Meſmer à cette nouvelle, a jetté les hauts cris de ce que c'étoit chez un tranſfuge qu'on alloit chercher les ſecrets de ſon cabinet. Il a publié de nouveau que

M.

M. Deſlon ne ſavoit rien; que ſa doctrine morcelée n'étoit pas ſa doctrine; que s'il falloit des témoins de mille faits ſans réplique, trois cents élèves qu'il avoit inſtruits, & qui pris indiſtinctement dans toutes les claſſes de la Société, étoient exempts de l'eſprit de corps, des préjugés d'état, & des raiſons d'intérêt perſonnel, lui ſembloient des Commiſſaires tout auſſi dignes de foi que ceux de M. Deſlon; qu'enfin il avoit toujours demandé des Commiſſaires, & qu'il étoit extraordinaire qu'on lui eût toujours refuſé ce qu'on accordoit ſi légèrement à un ignorant, coupable d'une infidélité qu'il aggravoit par une ſemblable demande. M. Meſmer publia cette réclamation, on lui en conteſta tous les faits, & les Commiſſaires ne s'en mirent pas moins à l'œuvre.

Tandis qu'ils travailloient en ſilence, les procédés de M. Meſmer, connus d'un

grand nombre de perſonnes, ſe répétoient dans beaucoup d'endroits du Royaume. La Société recevoit à Paris toutes les ſemaines des rapports circonſtanciés de cures opérées dans toutes les provinces. Des procès-verbaux lui étoient adreſſés, & l'impreſſion les communiqua au public. Des effets conſtans, malheureuſement accompagnés de récits miraculeux, de ces choſes qui, dans ce ſiècle philoſophe, doivent être repouſſées par la raiſon, inſtruiſoient le public de quelques faits, & le tenoient en garde contre les narrateurs.

C'eſt dans ces circonſtances que l'ouvrage des Commiſſaires a été imprimé par ordre du Roi à l'Imprimerie royale, répandu avec profuſion, & a atteſté à l'univers que le Magnétiſme animal n'exiſtoit pas ; que c'étoit une chimère renouvellée des ſiècles barbares, détruite par ſes propres expériences, enfin un preſtige, ouvrage

de l'impoſture, & recueilli par la ſeule imagination.

Voilà ce jugement ſouverain; mais tel que celui de nos tribunaux, il ne nous décèle pas ſes motifs; il expoſe ſes procédés; chaque conſéquence y eſt appuyée ſur un principe. Ainſi les organes de la raiſon approuveront une diſcuſſion qui ne peut qu'augmenter ſon empire, & nous allons faire l'analyſe de cet ouvrage.

Nous avons commencé par l'hiſtoire des magnétiſeurs. Il faut, en analyſant l'ouvrage des ennemis du Magnétiſme, commencer par examiner la manière dont ils ont procédé.

Le Gouvernement avoit un objet d'utilité publique, en ordonnant l'examen d'une découverte importante à la ſanté des hommes, & voilà pourquoi le plus grand nombre des Commiſſaires qu'il a choiſis étoient Médecins. Ainſi ce choix ſeul prouve que

l'intention du Roi étoit de ſavoir ſi on guériſſoit, ou ſi on ne guériſſoit point par ce moyen.

S'il avoit été queſtion de connoître une découverte nouvelle en phyſique, on ſe ſeroit contenté de voir le prétendu ſavant, & on n'auroit pas fait tant de bruit pour un objet de pure curioſité; au moins on n'auroit pas chargé des Médecins d'y aller regarder.

Il eſt donc bien clair que le Gouvernement a dit à ſes Commiſſaires, ou poſitivement, ou implicitement: « allez voir ſi » on guérit, ou ſi on ne guérit pas dans » cet endroit, & avec ce moyen ». Voilà donc les Commiſſaires obligés de ſuivre avec le plus grand ſoin le traitement de M. Deſlon; il ne peut être trop nombreux, les épreuves ne peuvent être trop multipliées; c'eſt le nombre qui diſſipera les illuſions; c'eſt la multitude des obſerva-

tions qui fixera l'opinion ; & si dans le premier moment il en résulte un peu de confusion dans les idées, tout s'arrange à la fin dans des têtes bien ordonnées. On se partage les objets d'examen : on tient un journal exact de tout ce qu'on voit ; on ne craint point d'importuner par des questions ; on approfondit les phénomènes ; on ne méprise aucun fait. Voila ce que le public étoit en droit d'espérer.

Cependant tout le contraire est arrivé ; & voici la manière dont les Commissaires motivent le parti qu'ils ont pris.

« *Les Commissaires ont bientôt jugé que le* » *traitement public ne pouvoit pas devenir* » *le lieu de leurs expériences. La multitude* » *des effets est un premier obstacle ; on voit* » *trop de choses à la fois, pour en bien voir* » *une en particulier. D'ailleurs, des malades* » *distingués qui viennent au traitement pour* » *leur santé, pourroient être importunés par*

» *les questions ; le soin de les observer pour-*
» *roit, ou les gêner, ou leur déplaire ; les*
» *Commissaires eux-mêmes seroient gênés*
» *par leur discrétion. Ils ont donc arrêté que*
» *leur assiduité n'étant point nécessaire à ce*
» *traitement, il suffisoit que quelques-uns*
» *d'eux y vînssent de temps en temps, pour*
» *confirmer les premières observations géné-*
» *rales, en faire de nouvelles, s'il y avoit*
» *lieu, & en rendre compte à la Commission*
assemblée.

Il est vrai qu'ils font précéder ce parti d'un raisonnement si simple, qu'il paroît même un peu niais. « Le magnétisme ani-
» mal, disent-ils, peut bien exister sans
» être utile, mais il ne peut être utile s'il
» n'existe pas. Ainsi il faut avant tout con-
» sulter son existence ».

Rien n'est plus clair que ce raisonnement, & cependant il n'est qu'insidieux : car enfin, si le Magnétisme animal est l'art d'em-

ployer, de diriger une action de la nature, en imprimant tel mouvement à un fluide si subtile qu'il échappe à tous nos sens, & qu'il ne se manifeste que par des effets salutaires, tous les moyens physiques que vous prendrez pour constater son existence vous manqueront, & alors par le vice même de votre raisonnement vous tomberez d'erreurs en erreurs. En effet, si en posant une main sur la tête de cent personnes en délire, il en résulte le retour de la raison, vous serez forcé de conclure de cet effet constant, une cause; & parce que cette même main posée sur une tête saine n'aura produit aucun effet, vous nierez la cause!..... Voilà comme avec une simplicité apparente, les Commissaires ont amené les esprits à faire approuver la marche qu'ils étoient résolus de suivre.

M. Deslon seroit le dernier des imbéciles, s'il avoit invité le Gouvernement à

faire vérifier ſes opérations, ſans être bien sûr qu'elles offroient un réſultat réel. La mauvaiſe foi ne cherche pas la lumière, mais il diſoit : « je guéris, venez voir ». On eſt venu, & on lui a dit : « qu'importe ſi » vous guériſſez. Rien n'eſt plus trompeur » que les cures. Les trois quarts du temps, » la nature toute ſeule guérit & des maux » & des remèdes. Nous n'avons pas de » temps à perdre, & il nous faudroit un » ſiècle d'obſervations. Il fait trop chaud » chez vous ; il y a trop de malades ; on » ne ſait auquel entendre. Ainſi, montrez-» nous votre drogue en particulier, car » nous voulons voir avant tout ſon exiſ-» tence. Ce que l'on voit chez vous ne » reſſemble à rien ; les uns dorment, les » autres extravaguent, nous ne ſommes pas » venus pour obſerver des folies, &c.

» Mais, a pu leur dire M. Deſlon, mon » agent ne s'apperçoit pas ; il guérit ſou-» vent ſans effet extérieur. Comment quel-

» ques expériences vous instruiront - elles » mieux que mille qui vous sont offertes? » N'importe, lui disent les Commissaires, » vous nous avez demandés ; ainsi c'est » notre volonté qu'il faut exécuter ». Eh! voilà les Commissaires établis eux seuls à un baquet particulier.

Là quelques-uns d'eux éprouvent des effets, non pas à la vérité des coups de massue, mais de la chaleur, de la douleur, des agacemens de nerfs ; d'autres auroient conclu que ces effets avoient une cause ; mais ce n'est pas ainsi que des savans raisonnent. On a vu mille fois tout cela arriver sans être autour d'un baquet. Ainsi ces impressions ne prouvent rien : & il a fallu passer à d'autres expériences.

Il en a été fait 15 ou 16 ; &, comme de raison, on a tendu tous les pièges possibles à ceux qu'on y soumettoit. Quelques - uns y sont tombés, parce qu'une impression lé-

gère cède aisément à l'imagination occupée d'une sorte d'appareil ; d'autres ont éprouvé des effets malgré le piége qu'on leur tendoit, mais leur bonne foi a été soupçonnée. Ainsi on a fait un résumé de toutes les observations, & on a dit: « ce » que les uns sentent, est-ce que tout le » monde peut éprouver, en s'examinant un » peu attentivement. D'autres s'imaginent » sentir ce que réellement ils ne sentent » pas. Ainsi ce prétendu agent n'existe » point, & les effets tant cités sont, ou » une suite de l'attention constante sur soi- » même, ou du désordre de l'imagination». De-là une dissertation sur les effets surprenans de l'imagination; dissertation bien faite, mais étrangère au sujet, & l'assertion la plus tranchante sur le point de la question.

Ainsi ce que mille guérisons n'auroient pas prouvé, est détruit par 15 expériences, & sur-tout par l'application sans preuve de ces expériences.

C'eſt une choſe remarquable que ce Rapport dans les annales de la raiſon humaine. L'art avec lequel la vérité y eſt évitée, eſt réellement admirable. Il eſt curieux de développer les reſſorts de ce petit drame.

D'abord les Commiſſaires, pour poſer la queſtion, choiſiſſent quelques phraſes obſcures d'un ouvrage de M. Meſmer; phraſes qu'ils n'entendent pas mieux que ceux à qui ils les rapportent, & commencent le plus innocemment du monde à jetter du ridicule ſur la queſtion.

De-là ils paſſent au traitement de M. Deſlon, & font une deſcription de ce qu'ils y ont vu; deſcription bien fauſſe, bien démentie par tous ceux qui y ont aſſiſté; mais n'importe, elle eſt piquante par ſa ſingularité, elle eſt faite avec audace, elle eſt ſignée de noms célèbres. Et voilà un ſecond moyen de ridicule bien artiſtement employé. Quand le démenti viendra, on ne

prendra plus intérêt à la chose. *La calomnie, Docteur......*

De cette description, toute légère qu'elle est, il résulte au moins des effets, & des effets très-variés. Si on les examinoit, il pourroit arriver que l'on fût contraint d'admettre une cause. Ainsi il faut se tirer de ce mauvais pas; & voici comment on s'en est tiré. « Le traitement public, disent-ils, ne » pouvoit pas devenir le lieu de leurs ex» périences. La multiplicité des effets est » un premier obstacle. On voit trop de » choses à la fois, pour en bien voir une » en particulier. D'ailleurs, les malades » distingués qui viennent au traitement, » pourroient être importunés par les ques» tions. Ils ont donc arrêté que leur assi» duité n'étoit pas nécessaire au traitement; » il suffisoit que quelques-uns d'eux y vîns» sent de temps en temps ».

C'est comme s'ils avoient dit: « nous » avons peur d'une grande multiplicité

» d'effets. Nous voulons voir très-peu de » chose, & que cela ſe paſſe ſans témoins. » Nous déſirons n'avoir perſonne à queſtion- » ner, & ſur-tout perſonne qui puiſſe nous » démentir ». Après ce beau raiſonnement, cependant tout le monde eſt content, & ſur-tout les Commiſſaires de s'être tirés du traitement public.

Une fois ſortis de ce mauvais pas, ils ſimplifient la queſtion en elle-même par le petit raiſonnement naïf dont j'ai rendu compte. Dès-lors il n'eſt plus queſtion de de la médecine ; c'eſt de phyſique qu'il s'agit, & Mrs. de la Faculté étoient dès-lors encore plus déplacés-là, que ne l'auroient été des aſtronomes : mais ils s'y trouvoient à leur véritable poſte ; il s'agiſſoit du ſalut de la patrie, & avec l'air le plus déſintéreſſé, les voilà opérant ſur eux-mêmes.

Dans ce moment il faut s'en rapporter à leur témoignage. On ne le ſoupçonnera

pas d'exagération. Quatre des Commiſſaires éprouvent cependant un effet, & l'avouent. Il eſt foible, diſent-ils; & ils en concluent que le Magnétiſme n'a que *peu* ou *point* d'effet dans l'état de ſanté.

De-là on paſſe à d'autres expériences; & & il n'a pas paru aſſez extraordinaire que des Obſervateurs aient préféré des expériences arrangées, à celles que le haſard ſeul ordonnoit chez M. Deſlon; qu'ils aient voulu ſur-tout dans une choſe qu'ils conviennent eux-mêmes ne pouvoir être le réſultat que des obſervations peut-être de pluſieurs ſiècles, préférer un petit nombre à un grand nombre d'expériences; que dans une choſe où ils croyoient que l'imagination pouvoit avoir part, ils aient préféré un appareil du moment, un appareil nouveau, à un lieu dans lequel l'habitude au moins avoit dû réfroidir l'imagination des acteurs! On leur a paſſé tout cela. Ne

ſoyons pas plus méchans que le public, & ſuivons-les dans leurs expériences.

Ils en ont fait pluſieurs. Quelques-uns de ceux qui s'y ſont ſoumis n'éprouvent aucun effet; d'autres en éprouvent: mais ces Meſſieurs vous aſſurent que ce n'eſt point le Magnétiſme qui les a produits. Ils n'apportent aucune raiſon de cette déciſion; & cependant c'eſt ſur cela que poſera leur jugement.

Nous voici arrivés au moment intéreſſant. Il n'eſt pas poſſible de nier qu'il ſe paſſe quelque choſe d'extraordinaire. Il faut lui aſſigner une cauſe. Au-lieu d'une, ils ont la magnificence de lui en donner trois. 1.° *L'attouchement.* A les entendre, on croiroit que le magnétiſme s'exerce avec un pilon, tandis qu'on touche à peine, & que ſouvent même, on ne touche point du tout. 2.° *L'imitation;* parceque, quelquefois, des criſes ſe ſont déclarées au

même inſtant. Ces Meſſieurs oublient que dans leur deſcription du traîtement de M. Deſlon, ils ont peint la plus exceſſive tranquillité à côté des plus fortes convulſions. S'ils s'en étoient ſouvenus, que ſeroit devenu leur raiſonnement ſur l'imitation? 3.° *L'imagination;* & ſur ce dernier point ils en parlent en hommes qui en ont beaucoup. Il faut leur ſavoir gré de n'en avoir pas dit encore davantage ſur un ſujet ſi fécond en lui-même. Que ne pourroit-on pas nier ainſi, en le mettant ſur le compte de l'imagination? Mais pour en avoir le droit dans cette occaſion, il falloit l'acquérir par cent expériences, qui devoient ſe faire, avant de prononcer, ſur des êtres hors d'état d'éprouver aucun effet de l'imagination. A la vérité, ce n'eſt pas là ce qu'on vouloit. Il falloit s'ouvrir la voie pour arriver à un autre but. Ce n'étoit pas aſſez de démontrer l'inutilité du magnétiſme, il falloit le faire proſcrire,

&

& pour cela le prouver dangereux. C'eſt ici ſur-tout que les Commiſſaires ſont conſéquens.

L'imagination n'a eu ſous leurs yeux que des effets imperceptibles. L'imitation n'a rien produit entre leurs mains. Il faut donc retourner, non pas à eux, car ils n'y ont pas été, mais avec leur raiſonnement, chez M. Deſlon; & c'eſt à ceci que s'applique utilement la deſcription prudemment faite de ce traitement. Alors il ſemblera que nous ſoyons tranſportés au temps des convulſions; qu'un malade ſe mette à ſauter, & qu'auſſitôt toute la chambre ſaute à ſon exemple. Ainſi l'imagination à produit le premier mal; l'imitation en a fait une épidémie, & voilà des générations entières livrées à la plus dangereuſe des contagions.

A la vérité, il n'y a pas un mot de vrai dans ce tableau. Le nombre des perſonnes

qui ont des convulſions eſt très-petit. La guèriſon du mal les emporte avec la maladie. Aucun des ſpectateurs n'en a gagné; & tout ce récit n'eſt qu'abſurde, de mauvaiſe foi, & fait pour tromper ceux qui n'ont pas été à portée de voir par eux-mêmes la vérité.

Toute cette procédure, on peut ſe ſervir de ce terme, car c'eſt ainſi que la chicanne agit ténébreuſement, & a l'art d'écarter l'attention de l'objet principal; cette procédure, dis-je, manque pourtant quelque-fois d'adreſſe. Dans une partie de l'ouvrage on convient d'effets variés; de peu d'effets; & enſuite on établit qu'il n'y en a aucun. Or, s'il n'y en a aucun, il n'eſt pas vrai qu'il y en a de variés; il n'eſt pas vrai qu'il y en ait peu dans l'etat de Santé. Après avoir dit que le Magnétiſme eſt nul, on l'aſſure dangereux. Mais tout cela eſt diviſé de maniere que ſi on lit cet

ouvrage ſans beaucoup d'attention & de méthode, ces contradictions échappent, ou ſont enveloppées de raiſons aſſez ſpécieuſes. Delà le ſuccès prodigieux qu'a eu un des plus mauvais ouvrages qu'ait produit l'eſprit de parti : ouvrage, qui aux yeux des gens ſenſés & de la poſtérité, ſera l'abus le plus ſcandaleux qu'on ait pû faire de l'autorité & de la confiance publique.

Une choſe qui n'a pas été aſſez remarquée, c'eſt l'honnêteté de M. de Juſſieu, & la perfidie de ſes confreres. M. de Juſſieu étoit Commiſſaire comme les autres. Il a voulu voir la vérité. Il n'a pas plaint ſa peine; il n'a pas évité les expériences; il a penſé autrement que les autres. Auſſitôt le voilà rayé du compte rendu. On ne ſe douteroit pas qu'il a été un des Commiſſaires, s'il n'avoit pas eu le courage & la bonne-foi de publier ſon avis & ſes obſervations.

Or ces obſervations prouvent invinciblement qu'il y a un agent. Donc tout le ſiſtême des autres Commiſſaires pêche par le fond, & n'eſt pas ſoutenable, car il poſe entiérement ſur la nullité du Magnétiſme.

D'après cela faut-il prendre le contre-pied des Commiſſaires, & croire aveuglement les aſſertions de M. Meſmer? Non, ſans doute; il ne faut rien croire ſans examen. Mais, qui fera cet examen important, lorſque des Médecins & des phyſiciens célébres ont proſcrit cette découverte? Qui? le tems qui a toujours mis chaque choſe à ſa place. Il a été aſſez publié d'écrits ſur cette matière, pour que ceux qui veulent examiner les choſes, ſoient preſque auſſi inſtruits que les élèves de M. Meſmer, ou au moins que M. Deſlon.

Si ce qu'ils croyent eſt vrai, un grand ſecret a été ſurpris à la nature. Le fluide,

ame de l'univers, échappe encore à nos yeux; mais il eſt ſoumis à notre volonté. Son action renforcée par l'art des directions ſpontanées, imprimées à ſon courrant, double l'action ordinaire par laquelle la nature entretient l'équilibre dans les corps organiſés. C'eſt ſur-tout dans l'état de maladie, où cet équilibre eſt le plus interrompu, que cette action eſt plus ſenſible, & ſe manifeſte par des effets ſalutaires.

Ce n'eſt point par les règles ordinaires de la phyſique que cette opération de la nature doit être jugée. Si elle n'eſt point une chimère, elle doit créer une phyſique nouvelle. Elle montre une cauſe où l'on n'a reçonnu que des effets.

Dans tous les tems ce principe a été ſoupçonné. Les hommes célébres l'ont entrevu; les peuples ſuperſtitieux l'ont adoré ſans le connoître; & tel eſt le ſort des

grandes vérités, d'avoir donné l'être à de grandes erreurs.

M. Meſmer a établi ſur la baſe de ſes découvertes un grand ſiſtême. Il eſt peut-être auſſi mauvais que tous ceux qui l'ont précédé, parce qu'il eſt difficile & dangereux de remonter aux cauſes premières; mais independamment de ſon ſiſtême, s'il a fixé des idées éparſes dans les faſtes du monde, s'il a préſenté une grande vérité, ſi elle lui doit l'exiſtence, il a des droits inviolables au reſpect des hommes; & voilà ce que le tems vaudra à lui, ou à ſa mémoire, & ce que toutes les commiſſions & tous les gouvernemens du monde n'ont pas le pouvoir d'empêcher.

Si au contraire ſa découverte n'eſt qu'une chimère, elle ſera bientôt couverte du ridicule qu'elle mérite; & nous n'aurons plus qu'à prier la nature de nous guèrir de nos maux & des remedes que nous aurons

adminiſtrés les Médecins, comme nous le diſent avec tant de candeur Mrs. Majault, Sallin, d'Arcet, Guillotin, auxquels on ne peut pas diſputer des connoiſſances dans ce genre.

FIN.